

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 43

Artikel: Le progrès
Autor: Henchoz, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205415>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ONNA CRANA OMELETTA AO LARD

Ah ! cliau boune z'omelette ào lard ; que fâ bon lè vère borbotâ dein la pila et fomâ dein la cousena. Rein que poracheintre cliau fomârâ lâi a bin dâi dzein que baillerant tote lau dette, mîmameint lau fenne, et que rebâillerant oncora oquie, quemet lè Jui quand truquant dâi modze ô dâi bolet. Lè potte mèvant rein que de lâi sondzâ.

Lè potte lau z'allâvant assebin à cliau quâtro corps que l'avant fê onna veryâ pè on velâzgo que pu pas vo dere : Lâi avâi on hussié, on avocat, on protuere et on mounâ ; quie, ti dâi dzein que n'ein savant mé lè z'on que lè z'autro po teri dâi plionme ài z'autro. Quand lè que fûrânt arrevâ ào cabaret, vaitc que l'avocat fâ dinse :

— Yé 'na fam dau diâblio. Crâide-vo pas que sarâi lo momeint de sè betâ oquie derrâi lè tètè ?

— D'accô ! que dit l'hussié.

— Vâi-ma, que repond lo mounâ, foudrâi oquie que l'ausse pas tant de farna. Ora, on la fâ avouy tote sorte d'affére.

— Et que sâi pas trâo tchê, et qu'on pouësse s'ein dépetollii dî lo protiureu.

Et ie fiézz su là trâbllia po fêre à veni la carbiére.

— Dite-vâi, madame, que lâi diant, fêde no vâi onna boun' omelette avoué veingte-quattro z'âo, que sâi bin bouna... avoué dau lard.

— Dau lard ! Diabe la breque qu'on ein a ora. No z'ein pas oncora tyâ notrè bétion. Cein fa rein ! Vo z'inquiéta pas ! Vu vo z'astiquâ onn' omelette d'attaque. Ye vé querf lè z'âo dein la dzenelhâ. Justameint, i'é tatâ lè dzenelhâ sti matin; dussant avâi fê.

Tandu que la fenna tracîve pè derrâi l'otto, vaitc le protiureu, avoué son nâ à corbin, que va rebattâ et fourgounâ à la cousena et qu'è-te que dèguenautse dein la tsemenâ ? Vo lo dévînérâi jamé ? On bocon de lard ! Oi, on bon bocon de lard, just cein que faillâi po l'omelette.

Quand l'a z'u montrâ à sè camerardo, ie fâ, ètat de veni dâo dèfro et ie reva pè la cousena, iô justameint la fenna cassâve sè z'âo.

— Vo séde pas ? que lâi dit dinse. I'é réussâi à trovâ à la carriâe delé cliau bocon de lard. Vo faut no lo frecassâ avoué lè z'âo. Cein va no fêre onna crâna omelette ào lard.

Et lo protiureu revint dedein, vè lè z'autro.

On quart d'haôra aprî, mè quattro lulu ètant appli ièhi aprî l'omelette, onna puchéint' omelette, que medzivant dein la pila por que sâi pe tsauda, et que fomârâ et que cheintâi bon tant que pouâve.

L'avâi justameint on goût, on bon goût de rebaille-m'ein-mé et pu oncora on autre que ne pouâvant pas défini, ma que lau fasâi veni l'figue à la botse et riguenâ lau z'estoma.

Ah ! cliau bon goût ! crênom ! et la crâna omelette ! Quinna bombardâf l'ein ant prâ.

Quand s'ein è vegnia, que l'a falliu payâ, lo protiureu que l'etâi on bocon pegnetta, ie dit à la fenna :

— Guiéro è-te qu'on vo dâi, la fenna. Vo foudra pas no dèmandâ tant tchê, car l'e annâie d'âo, sti an, et pu... l'e no qu'on a fourni lo lard.

— Eh bin ? cein vo farâi tant, lau dit la carbiére.

Rein tchê, ouaih ! po cliau prix, bin su que n'a-vâi pas comptâ lo lard.

Quand l'e que l'ârânt payâ et baillî lo trin-gelte (*pourboire*) ein sè relètseint oncora on coup lè potte ein peinseint à cliau bon goût de l'omelette, la fenna lau dit :

— A revêre cliau Monsu, à on autre iâdzo. Et pu, vu vo dere : vo z'e rein dèmandâ po lo lard, quand bin l'etâi à no. Oh ! l'e prau recognu : l'e clique que mon'hommo sè panne avoué quand fâ sè tornâie, que l'e tot bécouet et que l'a lo lâo !

Oh ! la crâna omelette ào lard ! MARC A LOUIS.

LE PROGRÈS

Les vers suivants furent déclamés ou chantés lors d'un banquet de la Société de Belles-Lettres, le 27 novembre 1867. Ils ne paraissent pas leur âge.

On dit que le monde progresse ; Pourquoi ne le croirions-nous pas ?

Jadis, on voyait la jeunesse Dans les fêtes, dans les combats

Toujours s'élancer la première.

Maintenant les jeunes sont vieux,

L'enthousiasme ! C'est pour nos pères !

Ils sont forts, nous faibles : c'est mieux.

Ah que nos aïeux étaient bêtes !

Ils adoraien un Dieu puissant,

A tous les saints donnaient des fêtes

Et s'inquiétaient peu de Renan.

Aujourd'hui, c'est bien autre chose.

Les saints, les saintes sont trop vieux ;

Le Seigneur dès longtemps repose,

On ne croit rien. C'est encor mieux.

Jadis, vraiment je n'ose dire

Que nos aïeux étaient si bas.

Jadis, pour un blanc cachemire

Jeune fille ne tombait pas.

Autrefois dans le mariage

On était fort souvent heureux ;

Maintenant on épouse à l'âge

Où l'on ne peut plus faire mieux.

Autrefois il n'était pas rare

De voir les hommes réunis,

Maintenant le gros se prépare

A dévorer les plus petits.

Plein de fierté l'homme s'écrie :

Je suis libre, mort à tout roi !

En se disant, je le parie,

Soumettez-vous, le roi : c'est moi.

Du temps de défunt mon grand-père

On avait un jour ses vingt ans.

Vingt ans ! Quelle ironie amère !

En est-on là de notre temps ?

A quinze ans chez nous l'on se grise,

A vingt on se croit un roué ;

Toute sa vie on se méprise,

Toute sa vie on est joué !

Hélas ! Les hommes se dévorent

Maintenant bien plus que jamais,

Et cependant tous ils arborent

Le grand drapeau du vrai progrès !

Le progrès ! C'est la guillotine

Toujours debout et travaillant,

C'est l'affreuse guerre intestine

Faisant couler un sang vaillant.

Ainsi me parlait mon grand-père

En me montrant ses cheveux blancs.

Du monde il savait la misère,

Car il avait quatre-vingts ans.

Un jour il vint à Belles-Lettres

Et nous vit chantant et riant,

Puis dit : vous êtes forts, mes maîtres,

Mais le courant est bien puissant.

Déjà, dans sa course furieuse,

Le courant a touché nos coeurs ;

Déjà, de son onde-boueuse,

Il a terni bien des bonheurs.

Marchons, la onzième heure sonne ;

Il faut, maintenant ou jamais,

Que ce mot aux échos résonne :

En avant, champions du progrès !

Bellétriens, prenez courage,

Car il en faut pour le combat.

Ayez la foi simple du sage

Qui croit et ne discute pas.

Soyons enfants comme nos pères,

Aimons Belles-Lettres comme eux,

Et comme eux aimons-nous en frères ;

Ils nous diront alors : c'est mieux.

Lausanne.

L. HENCHOZ.

La livraison d'octobre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Le culte de la langue, par Paul Stapfer. — Tante Josette. Roman, par Henri-L. Magnin (Quatrième partie). En Russie. Cent ans de lutte pour la constitution, par Michel Delines (Seconde et dernière partie). — L'inutile laboue. Fragments de journal et réflexions d'un médecin de cam-

pagne, par le Dr Pierre (Seconde partie). — Un romancier hollandais. Henri Borel, par J. J. Duproix (Seconde et dernière partie). — Silhouettes d'étudiantes slaves, par C. Chalys. — L'empire ottoman et la politique générale, par Ed. Tallichet. — Chroniques parisienne, allemande, anglaise, russe, suisse, scientifique, politique. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 1, Lausanne.

Raison péremptoire. — Non, papa, déclare la jeune Alice, jamais je n'épouserai ton teneur de livres !

Le père : — Est-ce que tu t'imagines, par exemple, qu'on a demandé à Eve si elle voulait Adam pour mari !

La couturière économique. — Vous ne sauriez croire, madame, disait une couturière, combien je souffre de l'estomac : il m'arrive parfois de ne pouvoir avaler une bouchée de toute une journée.

— Eh bien, ma pauvre demoiselle, ces jours-là, ne manquez pas de venir chez moi.

Le cri du portemonnaie. — M^{me} X. à son mari :

— Voyons, mon cheri, comment vivrais-tu sans moi ?

— Plus économiquement.

RÉGENTS D'AUTREFOIS

Nos instituteurs d'aujourd'hui et sans doute aussi ceux de nos lecteurs qui n'ont pas remis les pieds à l'école depuis leur première communion, trouveront peut-être quelque plaisir à lire les lignes suivantes. Ils y verront quelles étaient les obligations d'un régent du Locle, au commencement du XVIII^e siècle :

COPIE

des articles principaux que doit observer le régent du Locle outre ses autres fonctions, qui ne sont pas rédigées par écrit. — Du 5 mars 1724.

Article premier. (Cet article concerne l'instruction et les livres dont on se servira.)

Art. 2. Qu'il devra commencer à faire la lecture de l'Écriture sainte dans l'église, les dimanches matin, une demi-heure avant le prêche et dernier coup de cloche.

Art. 3. Continuera à porter le chant dans l'église toutes les fois que l'occasion se présentera, et selon que l'ordre en est estable tant les dimanches qu'autres jours.

Art. 4. Qu'il doit avoir le soin et garde qu'aucune bête n'entre sur le cimetière, et qu'il ne soit embarrassé de bois ou autres choses, mais le tiendra net de tout son possible. Et quand les fossyeurs y feront des fosses, il aura soin de leur faire remettre dans terre les os des corps morts qu'ils tirent dehors, en sorte qu'on ne voie pas comme du passé ces os rouler sur le cimetière et même dans le ruisseau, ainsi qu'on a le chagrin d'en voir encore à présent que si quelque fossyeur manquait d'obéir en ne voulant *recacher* ainsi les os dans la terre, il en fera rapport au Gouverneur pour y être pourvu.

Art. 5. Ledit maître aura soin que rien de ce qui appartient à la commune, soit planches, échelles, crochets ou autres choses, ne s'égare, mais veillera de tout son possible pour le bien et profit de la commune, et pour éviter sa perte ; et que s'il remarquait quelque chose qui intéresse la dite commune, il en avertira de même les Gouverneurs.

Art. 6. Il devra sonner les cloches pendant un tiers d'heure, pour le dernier coup des dimanches ; l'été à neuf heures, et l'hiver à 10. Et sonnera pour les enterrements, ainsi et pour le salaire qu'a ci-devant été réglé.

Art. 7. Il aura la conduite et le soin des cloches et de l'horloge, les bien *engraisser* et